

WANG Anyi

LE PLUS CLAIR
DE LA LUNE

Roman traduit du chinois
par Yvonne André



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Chant des regrets éternels
Amour dans une petite ville
Amour sur une colline dénudée
Amour dans la vallée enchantée
A la recherche de Shanghai

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE CHEN FENG

© 2009, Yue se liaoren

© 2013, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0888-2

Maintenant, elle avait sa place à leur table. Ils étaient tous ses amis, ses aînés de vingt, trente et même quarante ans. Etant d'une autre génération, ils lui témoignaient l'affection des aînés. Dans cette ambiance bienveillante, elle avait retrouvé pour un temps une certaine stabilité.

Elle, on l'appelait Titi. Qui donc l'avait ramassée et amenée à cette table ? On ne savait plus très bien. Peut-être que l'un d'entre eux l'avait ramassée, puis passée à un deuxième qui l'avait repassée à un troisième, et finalement, elle avait pris place à côté de Jian Chisheng. On aurait dit l'histoire de la princesse au pois, recueillie par la garde royale qui l'avait confiée au premier ministre qui l'avait remise au roi. Lui, Jian Chisheng, assis à côté d'elle, était un colosse qui remplissait tout son fauteuil. Des cheveux tout blancs, taillés en brosse, faisaient ressortir un cou puissant qui semblait prolonger les joues. Sur son visage aux traits nets, la peau se tendait, sans relâchement. Regard vif dans de longs yeux bridés d'homme du Nord. Trente ans auparavant, ce

regard était acéré, mais il était à présent tempéré par un léger sourire. Ce sourire, qui relevait les coins de sa bouche, donnait de la douceur à tout le visage.

Marie Hu, assise en face de lui, observait ce visage, adouci par la lumière tamisée. Surprise : était-ce bien lui, Jian Chisheng ? Il pouvait donc avoir cette expression, mais laquelle au juste ? De la tendresse. Cette tendresse qu'il ne lui avait jamais manifestée, voilà qu'il la donnait à cette gamine. Mais elle n'en concevait aucune jalousie. Elle discernait de la faiblesse dans ce sentiment. Oui, Jian Chisheng était affaibli. Comme il était orgueilleux autrefois, d'un orgueil démesuré, au temps où il était avec elle. Elle avait connu la période la plus ardente de sa vie, quand elle était elle-même une femme intrépide. A l'époque, personne n'aurait pu rivaliser avec eux ! C'était leur jeunesse, légère, excessive, bouillonnante de vie. Ne sachant pas borner leurs désirs, ils vivaient à crédit.

Puis elle était partie pour le Japon, avait découvert les fleurs de cerisiers, écouté les Japonais en parler. Elle s'était dit qu'elles étaient comme ses amours avec Jian Chisheng qui s'étaient épanouies d'un seul coup et fanées de même. Elle songea à cette beauté de la langue chinoise qui ne dit pas que les fleurs se fanent mais qu'elles font leurs adieux. Quel verbe extraordinaire, vraiment, que celui-là : elles prenaient congé du ciel et de la terre, elles se disaient adieu les unes aux autres. Néanmoins, à ses yeux, les fleurs de cerisiers étaient trop chétives, trop féminines de forme comme de couleur, alors qu'avec Jian Chisheng, sa liaison avait eu la violence

d'une explosion volcanique. Elle fut cependant émue par la floraison des cerisiers. Les fleurs emplissaient le ciel et couvraient le sol, et elle ne voyait qu'un mot susceptible de les décrire – cette fois, elle découvrait les limites de la langue chinoise –, il lui fallait recourir à une comparaison, c'était un « brouillard ». Une splendeur par accumulation de petites fleurs qui l'emportaient par le nombre. Et au moment où elles foisonnaient le plus, soudain, c'était la fin. Comme le disaient leurs admirateurs, certaines fleurs sont belles quand elles éclosent, d'autres quand elles se flétrissent, mais les fleurs de cerisiers ne se flétrissent pas. Avant que ne vienne le temps de la décrépitude, en un clin d'œil, le rideau tombe.

Le patron de ce restaurant situé dans un centre commercial à la mode était taïwanais. Ayant fait ses études aux Beaux-Arts, il avait conçu l'aménagement de son restaurant dans un style moderne et postmoderne. Tous les matériaux étaient transparents ou translucides ; ils laissaient passer la lumière et, par contraste, l'éclairage était minimal. Dissimulé dans le plafond et au sol, il traversait la transparence des murs, des tables, des chaises, de la vaisselle, de l'alcool qui remplissait les verres. Il éclairait par réfraction, si bien que l'on ne savait plus d'où venait la lumière. Seuls les visages se détachaient, ils flottaient dans la demi-obscurité, blancs, minces, imprévus comme des masques. Par là, les convives étaient un élément du décor moderniste.

Chose étrange, malgré l'abstraction des masques, les visages présentaient des différences.

Trop superficielles certes pour révéler des traits de caractère, et cependant formes exacerbant et figeant ces caractères, à la façon d'un maquillage d'Opéra de Pékin. Une certaine vie s'exprimait à travers ces représentations.

Pâle, menu, le visage de Titi semblait s'éloigner rapidement de cette assemblée. Il reculait, reculait vers un arrière-plan lointain. Toujours net, un fin trait de pinceau de style minimaliste soulignant les sourcils et les yeux. Il semblait vide à première vue, mais on y décelait une certaine tension qui dominait tout le reste et l'englobait complètement.

D'où vient cette petite poupée ? se demandait Marie Hu. Des filles comme elle, on en voit partout dans les avenues. On pouvait en désigner une les yeux fermés tant le style à la mode masquait leur personnalité. Elles avaient la même odeur, un certain parfum international. Il fallait un effort considérable pour percer l'enveloppe de surface et discerner les particularités du visage. Voici que maintenant un de ces visages avait surgi à leur table, cette table postmoderne, comme une poupée de Jian Chisheng. Ce géant de Jian Chisheng pouvait d'un geste la prendre dans ses bras. Marie était seule à savoir que la stature imposante de Jian Chisheng cachait en réalité un certain relâchement, car l'homme était usé de l'intérieur.

Dans ce tableau abstrait, Jian Chisheng ressortait nettement aux yeux de Marie. Parce qu'elle le connaissait bien. Elle savait que la force de Jian Chisheng déclinait inexorablement, il pouvait tout juste embrasser de petits objets, légers comme cette

poupée. Cette opposition entre un homme massif et une petite gamine créait l'illusion d'un rapport de protection et de dépendance. Marie songeait qu'autrefois il était tendu comme un arc de la tête aux pieds. Jamais il n'aurait envisagé de protéger quelqu'un. Il ne voyait partout qu'ennemis. Il méprisait les femmes, non pas tellement par sentiment de supériorité masculine, mais plutôt à partir d'une idée mécanique de nature physique, parce qu'elles ne pouvaient faire jeu égal avec lui. Peu à peu, il avait eu besoin des femmes, de femmes de plus en plus jeunes.

Par la suite, quand ils s'étaient retrouvés vivant en célibataires l'un et l'autre, certaines personnes animées de bonnes intentions avaient cherché à les rapprocher, mais Jian Chisheng avait déclaré avec regret qu'il ne s'intéressait qu'aux filles jeunes, que c'était là un vilain défaut masculin. Que pouvait dire Marie ? Puisque Jian Chisheng avait été le premier à refuser, si elle avait fait de même, cela aurait pu passer pour du dépit. Non, en vérité, après avoir vécu la période flamboyante de Jian Chisheng, elle aurait difficilement pu supporter son déclin.

Devant leur table, mais derrière un léger rideau de bambou tombant jusqu'à terre, tel un voile de soie, un orchestre, un authentique orchestre de cordes et de vents, jouait *Nuit de lune au printemps sur le fleuve*. La faible lumière projetait sur le rideau l'ombre des musiciens et de leurs instruments. Les sons étaient aussi délicats que les contours. Le flou de cette nuit de lune était traversé par instants de

sons aigus. Ils créaient comme une déchirure dans ce souper oriental. La salle était équipée d'un système original de sonorisation. Chaque son, d'où qu'il vienne, montait vers la coupole, puis se diffusait uniformément. Le résultat allait à l'encontre de la stéréophonie destinée à reproduire la réalité. Ici, c'est de l'irréel qui se créait. Marie observait Jian Chisheng, penché vers la petite Titi, fin visage enfoui dans l'ombre de l'homme, et elle découvrit ainsi la source des parasites : la petite demoiselle s'emportait. Marie en éprouva une certaine satisfaction. Cette nuit en suspension en prenait de l'épaisseur. De nombreuses réalités bougeaient sous les faux-semblants. Elles faisaient fluctuer les causes. La petite était mécontente ! Son petit visage de porcelaine s'empourprait, la colère lui donnait vie. Tiens donc ! Son corps minuscule recélait tant d'énergie qu'elle dominait Jian Chisheng. Titi prit alors du relief aux yeux de Marie, qui la comprenait d'une certaine façon. L'existence déconstruite par le postmodernisme se reconstruisait d'elle-même.

Pour remonter aux origines, celui qui avait introduit Titi était assis en diagonale par rapport à Marie. Dans l'ombre, son visage semblait relativement large. Sa chevelure rejetée en arrière était coiffée en queue de cheval, avec juste une mèche tombant sur le front. Son costume noir accentuait la pâleur de son visage, d'un blanc d'ivoire très dense qui le rendait encore plus profond. Quand le regard se concentrait sur ce visage, on en distinguait clairement tous les détails, yeux noirs brillant comme des étoiles et dents blanches. On ne

pouvait se défendre de frémir car tant de beauté inquiétait chez un homme. Cette beauté ne se cantonnait pas aux traits du visage, elle était encore plus dans le regard. On osait à peine le croiser. La flamme changeante du regard vous tenait sous le charme. D'où venait un tel pouvoir de séduction ? Il semblait que le mot *séduisant* eût été créé pour lui alors qu'en général, on se figure qu'il qualifie plutôt une femme. Mais c'est un préjugé, la vraie séduction n'est attachée ni à un sexe ni à un âge. On était incapable de dire à quelle tranche d'âge il appartenait. La vingtaine ? La trentaine ? La quarantaine ? La cinquantaine ? Impossible de le préciser. Tandis que vous l'observiez, il rayonnait peu à peu. Il rejetait dans l'ombre les autres visages qui donnaient tous une impression de réalité, alors que le sien était surréel. Sa main posée à côté de son assiette, une assiette en verre lisse et brillante comme perle et jade, cette main aussi était en évidence : cinq longs doigts effilés. Pas féminins car les doigts des femmes sont trop fragiles, faits d'une matière trop ténue ; pas non plus des doigts masculins, trop grossiers. Ses mains, à la fois sensibles et fortes, à quoi pouvaient-elles bien servir ? A rien, elles étaient entretenues pour être admirées. Cette beauté gratuite, tel un gouffre, était vertigineuse. Vraiment vertigineuse.

Il s'appelait Tseugong, du nom du disciple de Confucius. Ce nom lui conférait un air ancien. Il avait traversé quelques millénaires et paraissait brusquement moderne, c'est-à-dire qu'il n'était pas daté. Tseugong ne faisait qu'une apparition à cette

table. Aux deux tiers du souper, il s'en alla. Il embrassa d'abord ses voisins, lança à la ronde des regards d'adieu, puis se leva, et un instant plus tard, il avait disparu. L'obscurité combla rapidement le vide laissé par son départ.

Il glissa à grands pas sur le sol de verre sous lequel des lampes semblaient autant de fleurs de lotus naissant sous les pieds. De verre lui aussi, l'escalier aurait donné le vertige à un homme ordinaire. Il n'aurait pas osé s'y aventurer. Tseugong le dévala avec la souplesse d'un chat. En passant entre les tables, il rattrapa au vol un verre vide qui tombait d'un plateau. A l'évidence, le petit serveur était nouveau, comme en témoignaient les plis encore marqués de son costume noir. Sans attendre ses remerciements, Tseugong avait déjà franchi la porte. Il resta immobile un moment devant ce Palais de cristal pour décider de la direction à prendre, puis il partit d'un bon pas. Il devait se rendre à un autre souper qui allait tout juste commencer !

La foule débordait. Des hommes et des femmes élégants et beaux. Une lumière venue on ne sait d'où jouait parmi eux. Le sol était pavé de galets à l'ancienne récemment posés. Des constructions de brique entourant une place abritaient sous des toits de tuiles une succession de devantures remplies de mannequins sans yeux, figures de cauchemar. Impossible d'imaginer qu'à l'extérieur de ce quartier, des milliers et des milliers de familles étaient endormies dans le plus profond silence, alors qu'ici se retrouvaient tous les noctambules de la ville.

Tseugong sortit de cette ville dans la ville. Il arriva dans une rue silencieuse où stationnaient plusieurs taxis. L'un d'eux s'approcha sans bruit, la portière s'ouvrit, Tseugong s'y engouffra et referma la porte. Aussitôt, les lumières des réverbères défilèrent par les fenêtres tel un flot silencieux. Caché dans la pénombre de la voiture, le visage de Tseugong était une lampe qui s'éteignait dans cette nuit aussi animée que le jour.

Sa rétine conservait l'image d'une scène qu'il venait d'observer, ainsi que ses suites. L'image de Titi. Petit visage fermé, plein de colère contenue. Il haussa les épaules, impuissant, d'un geste théâtral, bien qu'il n'y eût personne pour le voir : elle n'avait même pas identifié le rôle de chacun ! Et voici qu'elle surgissait sans crier gare. Ils se comprenaient aussi mal qu'une poule parlant à un canard. A cette pensée, il laissa échapper un rire, trouvant que c'était bien ainsi. Naturellement, c'était un peu obscène. Voilà pourquoi il ne fallait pas recommencer, une fois n'était pas coutume. Lui-même agirait autrement. Puis lui revint le souvenir d'un jour, à Hambourg, où il marchait dans le quartier de la gare. Quelques garçons au crâne rasé l'avaient appelé, comment déjà ? « Petit rat futé ». Il aimait l'appellation, petit rat futé ! Petit rat futé, il l'était. Tout le monde savait que c'était un petit rat futé, sauf Titi. Elle, ne savait rien. Avec la témérité d'une provinciale, elle avait surgi sans crier gare.

Comme des lucioles, les phares des voitures vous inondaient de lumière, puis, arrivés devant vous, ils s'écartaient pour disparaître derrière. Dans cette

nuit où flottait une odeur subtile et pénétrante, il pouvait entendre des rires furtifs. Ici, le rideau venait à peine de s'ouvrir, alors que d'où il venait, ils en étaient au final. Ils se prenaient pour les maîtres de la nuit, alors qu'ils n'étaient que des vieillards ayant connu la vie nocturne de la précédente dynastie. Ils ignoraient que l'époque évoluait et que la vie nocturne se transformait. Cependant, il les respectait comme la tradition qu'ils représentaient. Ils avaient eu leur heure de gloire, mais avec les limites inévitables de leur histoire personnelle. C'est ainsi qu'ils ne pouvaient se plonger dans la vie nocturne, en saisir tout le cœur, alors que lui en était capable.

Le taxi s'arrêta devant une maison de style européen des années trente. Il descendit après avoir réglé la course. Cette demeure était nichée dans un coin écarté. La porte en fer forgé était entrouverte, il s'y faufila pour entrer dans une cour couverte de gravier. Une petite maison en pierre s'élevait dans la cour, avec des fenêtres ogivales profondément enfoncées. La porte s'ouvrait sur le côté. Il monta les marches et entra. Sous un dôme discutable, des chaises et des tables de chêne foncé sans nappes laissaient voir nettement tenons et mortaises, ainsi que l'assemblage des panneaux de bois. Au centre s'élevait un escalier en bois donnant sur un balcon circulaire formant galerie. Dans des niches étaient allumées des lampes en forme de bougies comme dans un château du Moyen Age. Dans un espace libre au pied de l'escalier, l'orchestre était en train de s'accorder. Le bocal du saxophone, tel un

serpent, s'emboîtait dans le corps de cuivre. Tseugong arrivait juste à temps. Quelqu'un le héla : Tseugong ! Tseugong ! avec un accent étranger. On le trouvait grand quand il était parmi des Chinois, mais il n'était plus que de taille moyenne au milieu des étrangers. Les silhouettes des invités allaient et venaient, se rassemblaient autour des tables et formaient des groupes. Ils ne se connaissaient pas forcément, mais leur présence en ce lieu en faisait des amis. Tseugong prit place et salua les convives, des plus proches aux plus éloignés. Il s'exprimait en allemand. C'était son ami allemand qui l'avait interpellé. A l'étranger, entendre votre propre langue vous fait chaud au cœur ! Ils considéraient tous Tseugong comme un proche. On lui apporta la boisson qu'il avait demandée, puis le chanteur se fit entendre. C'était un Chinois d'une vingtaine d'années qui avait un timbre de voix asexué, une voix d'enfant, à la mode ancienne, tel un castrat. Il chanta une mélodie, puis une autre, et fut applaudi à chaque fois. Sous cette voûte gothique de petites dimensions, de la taille d'un jouet, les sons se propageaient avec la finesse de fils de soie. Les harmoniques se déployaient dans tout le spectre, vague après vague.

Ses voisins voulaient tous trinquer avec Tseugong. La mousse blanche débordait des chopes de bière, comme la neige à Noël. Tseugong ne buvait pas de bière, mais du tonic, pour éviter à son corps de se déformer. Les gros ventres et les poches sous les yeux, la peau terne et blanche comme la chaux, tout cela venait de la bière. On pouvait dire en

faveur des étrangers qu'ils ne vous forçaient pas à boire de la bière. D'ailleurs, ils savaient tous qu'il y avait dans cette ville un Chinois qui buvait du tonic et parlait allemand. Ils le présentaient à leurs amis, qui le présentaient aux leurs, et de proche en proche, Tseugong était devenu pour eux une figure familière dans ce pays inconnu d'Extrême-Orient. Etrange, si l'on quitte son pays, n'est-ce pas pour découvrir des gens et des choses inconnus ? Mais que fait-on en réalité ? On tend à rechercher des choses connues. De la même façon, les Chinois, quand ils arrivent à l'étranger, recherchent des restaurants chinois. Ce Chinois connaissait bien leur pays, et surtout Hambourg. Parfois, un Allemand de la Forêt-Noire ou un Bavarois, en l'entendant parler de Hambourg, avait l'impression d'être un vrai cul-terreux. Il lui demandait comment il en savait autant, et il répondait : « C'est que nous sommes jumelés avec Hambourg. » Cette réponse diplomatique convenait au nationalisme prudent des Allemands.

Qui se serait douté de ce que Hambourg représentait à ses yeux ?

Dans ses souvenirs, Hambourg était une ville sombre. Même les jours de beau temps, quand des voiles blanches miroitaient sur le lac, il avait l'impression d'un cauchemar éblouissant. C'était cependant la gare sombre qui lui paraissait plus proche de la réalité, parce qu'il pouvait la comprendre. Il s'était aperçu que toutes les gares du monde sortaient du même moule : foule mélangée, saleté et bousculade, puanteur, infractions en

tous genres, auxquelles il fallait ajouter un air morose. Dans les gares se retrouvaient ceux qui n'avaient nulle part au monde où aller. Ce couple chinois, ou plus exactement le mari chinois et son épouse métisse, tenait-il toujours ce petit hôtel ? La métisse, à vrai dire, au premier coup d'œil, on la prenait pour une Chinoise du Nord, mal dégrossie, gauche, travailleuse et capable d'héroïsme. Son sang juif semblait avoir été complètement effacé par la génétique chinoise. En réalité, les caractères orientaux de sa double hérédité avaient fusionné dans une certaine mesure. Elle était assise à la réception, face à la porte. Le comptoir de bois brun foncé et la cloison étaient anciens, la lampe à abat-jour vert posée sur le comptoir, le bloc-notes, la machine à écrire et le crayon aussi étaient vieux, comme s'ils avaient été transmis avec l'hôtel par le précédent propriétaire. Le mari chinois, vêtu à l'occidentale, prenait soin de tout l'hôtel, du haut en bas. Il faut reconnaître qu'il avait une certaine allure, mais bien mauvaise mine. Sans que l'on sache si c'était parce qu'ils travaillaient dur pour gagner leur vie, ou bien à cause du contraste avec les Blancs, les Chinois de Hambourg avaient le teint jaune couleur de gingembre, comme si c'était la marque de leur race. Cependant, aussi bien le visage aux traits épais de la femme que celui plombé de son mari montraient des qualités de calme qui prouvaient qu'ils venaient d'un milieu cultivé.

Au-delà de la réception s'ouvrait un étroit couloir conduisant à gauche, sans prendre l'escalier,

à une porte qui donnait sur la salle du petit déjeuner. Sur le buffet trônait une grande marmite. Y bouillottait une épaisse bouillie de riz dont le parfum vous sautait au visage ; il vous aurait presque arraché des larmes.

La plupart des clients venaient de Chine continentale. L'obstacle de la langue levé, ils avaient l'impression de se retrouver chez eux. Quand ils avaient fini de déjeuner, avant de sortir, ils restaient un moment à bavarder avec le patron et la patronne, surtout à les écouter raconter leur vie. Quand ceux-ci voyaient arriver des compatriotes, ils se sentaient en sympathie. Peut-être était-ce une des raisons qui avaient dicté leur décision de tenir un hôtel. La mère de la patronne était juive. A la suite de la discrimination des Juifs décrétée par Hitler lors de la deuxième guerre mondiale, toute la famille avait quitté l'Allemagne pour Pékin, lieu d'origine du père. La fille qui venait de naître y avait grandi, c'était une vraie Pékinoise. Elle parlait allemand avec sa mère, mais c'était pour elle comme un dialecte. A son arrivée en Allemagne, comme elle ne lisait pas l'allemand, elle s'était trouvée analphabète. Elle était en dernière année à l'université au début de la Révolution culturelle. Son père, considéré comme un espion, avait été critiqué et envoyé à la campagne travailler la terre. Atteint de dysenterie, il était mort en l'espace de vingt-quatre heures, épuisé par la déshydratation, dans un dispensaire tenu par des médecins aux pieds nus de la brigade de production, avant que l'on puisse le ramener à Pékin. A cette époque,

l'Allemagne avait décidé d'indemniser les Juifs qui s'étaient réfugiés à l'étranger et de leur accorder un traitement préférentiel, leur permettant de revenir en Allemagne avec leur famille. La mère, qui avait passé une grande moitié de sa vie avec un Chinois, n'avait pas d'attachement particulier pour son pays. Mais maintenant que son mari était mort, Pékin était pour elle un lieu douloureux. De plus, sa fille et son gendre – un de ses camarades d'université – avaient été affectés, l'une à Pékin, l'autre au Henan, sans que l'on sache quand ils pourraient être réunis, et leur travail n'avait rien à voir avec leur formation. Aussi, pour leur permettre de vivre ensemble, était-elle revenue à Hambourg, sa ville natale, avec sa fille et son gendre.

Pendant la conversation, la mère restait assise, silencieuse. Trente ans de vie à Pékin semblaient avoir effacé les traits de sa race. Elle avait le visage d'une Chinoise, une vieille Chinoise. La seule différence, c'est qu'une Chinoise de son âge n'aurait pas été aussi élégante : elle portait une robe longue et elle était fardée comme pour aller au bal. Elle ne parlait pas chinois, mais le comprenait-elle ? Raconter sa vie à des inconnus était inhabituel pour elle, et elle avait peine à croire que des événements aussi extraordinaires lui étaient arrivés. Cependant, à force de les entendre raconter, elle arrivait à se convaincre que c'était vrai, aussi écoutait-elle avec attention.

A l'époque, il traînait toujours à proximité de la gare. Il avait l'impression d'être à sa place parmi les gens qui se déplaçaient. On le voyait souvent dans

cet hôtel à l'enseigne en caractères chinois. Parfois pour utiliser les toilettes, parfois pour demander son chemin, ou encore pour emprunter leur pompe afin de regonfler les pneus de son vélo. Il lui arrivait aussi de venir s'asseoir pour bavarder. C'est ainsi qu'il avait entendu raconter l'histoire de cette famille, et bien d'autres choses que l'on pourrait qualifier de confidentielles.

Dans son souvenir, Hambourg n'était pas une ville peuplée de Germaniques, il la voyait remplie de visages chinois, hommes et femmes en costumes occidentaux gris clair, de style réglementaire. Des costumes à la mode des années quatre-vingt, amples et larges d'épaules, le dos droit avec des plis tout raides qui révélaient la façon dont les tailleurs chinois conçoivent la coupe à plat, alors que les vêtements occidentaux sont conçus en trois dimensions. Les Chinois habillés de costumes occidentaux à la mode chinoise descendaient des cars de tourisme à la queue leu leu, l'air circonspect, cachant soigneusement leur étonnement et leur inquiétude. Tels étaient les visages chinois qui évoquaient pour lui Hambourg. Au contraire, ici, dans cette ville chinoise, il voyait des visages germaniques : jeunes, on aurait dit des cupidons, mais quand ils avançaient en âge, leur peau blanche prenait la rugosité du roc.

Cet avocat allemand, juif lui aussi, semblait misérable avec son manteau de gros lainage à carreaux élimé au bas des manches et sa serviette de cuir usée couverte d'un réseau de craquelures. Dans son bureau minuscule où il était seul, il s'occupait

spécialement d'affaires d'immigration ou de fraude aux impôts des Chinois, Turcs et Vietnamiens. Quand il venait à l'hôtel chinois, Tseugong s'asseyait dans la salle à manger, attrapait dans le plat des tranches de saucisson qu'il enfournait l'une après l'autre, tout en écoutant le patron et la patronne poser des questions à l'avocat sur les moyens d'échapper à l'impôt. Il leur servait d'interprète. Il était diplômé d'allemand de l'Institut des langues étrangères, mais une fois en Allemagne, il s'était rendu compte qu'au cours de ses quatre ans d'études, il n'avait appris que les rudiments de la langue. Hormis cela, dans quelque domaine que ce soit, il avait tout à apprendre. Naturellement, ses bases en allemand lui donnaient un avantage. Ainsi, il traduisait. La mère allemande avait vécu en Chine plusieurs dizaines d'années, mais semble-t-il sans apprendre le chinois, et elle avait perdu le contact avec sa langue. Ce beau jeune homme était devenu un ami de la famille, il s'était attiré leur bienveillance et leur sympathie. C'était même un habitué de leurs petits déjeuners. Cette grande marmite de bouillie de riz accompagnée d'un peu de fromage de soja fermenté de Taiwan, quel délice ! (Curieusement, quand il était rentré en Chine où l'on trouvait partout de la bouillie de riz, il était devenu amateur de cuisine occidentale.) Ils eurent vite fait de comprendre le danger que représentait le jeune homme.

Après avoir discuté trois jours de suite avec l'avocat, il avait proposé un marché au couple. Ils l'embaucheraient à l'hôtel, bien sûr pas pour des

travaux physiques, mais par exemple pour l'accueil des clients, pour préparer les notes, dit-il en inclinant la tête en direction de la réception ; s'ils ne pouvaient lui procurer ce travail, il les dénoncerait aux services fiscaux pour fraude aux impôts. Il exposa cela avec un grand calme, même, pourrait-on dire, d'un air affable, comme s'il s'agissait d'une excellente proposition. Il les regardait bien en face, et ils découvrirent alors que le jeune homme avait des yeux de phénix, des yeux féminins, et que son teint blême dissimulait une beauté à faire peur. Que faire ? Ils étaient arrivés depuis peu en Allemagne, ils n'étaient pas encore intégrés, peut-être n'y parviendraient-ils jamais, ils ne pouvaient que subsister à la frange de la société, en évitant la rigueur des lois, démunis de protection juridique. Quand ils lui demandèrent ses papiers pour établir son contrat de travail, ils s'aperçurent que son visa était périmé, et ils furent obligés de se déclarer impuissants à lui venir en aide malgré le désir qu'ils en avaient. Ils ne pouvaient embaucher un employé au noir, en violation des règles sur l'immigration. Il sourit, d'un sourire que l'on pouvait qualifier de gracieux. « N'avez-vous pas déjà enfreint la loi ? » demanda-t-il. Dès lors, derrière le panneau brun du comptoir de la réception, apparut un beau jeune homme qui apportait une note de séduction orientale à cet hôtel vieillot.

Le contre-ténor continuait à chanter, d'une voix limpide, sans fêlure ni enrouement. A force de l'écouter, on se demandait si ce n'était pas une voix

d'animal plutôt qu'une voix humaine. Douce et légère, sans grands effets mais insondable. Voilà ce qu'était la vie nocturne. Vie nocturne, mais en réalité l'aube approchait, c'était l'heure la plus noire avant l'aurore, quand la lune et les étoiles vont passer le relais au soleil, sans se préoccuper du moment présent, car toutes les étoiles du système solaire ont pris leurs distances avec la Terre.

La galerie *Taopu* est située dans un coin parmi la multitude des constructions aux formes tourmentées de la ville. Le nom de *Taopu* vient de l'anglais *top* qui désigne le sommet d'un bâtiment. Celui-ci est presque noyé dans la foule des autres, mais par une échappée entre les tours, sa façade fait face à l'autre rive, si bien que les lumières d'en face se faufilent par ce couloir entre les murs de béton pour arriver jusqu'à lui. Leur luminosité n'est pas affaiblie, mais au contraire l'étroitesse du passage les comprime et les rend plus vives, et elles modifient formes et textures en atteignant les fenêtres de *Taopu*. Ces fenêtres sont quadrillées par des tiges d'acier noires qui s'entrecroisent sur les murs extérieurs, laissant apparaître des ouvertures irrégulières, teintées de rouge, blanc, bleu et jaune. Quelle merveille, *Taopu* est transformé en boîte de magicien. On ne voit pas la main du magicien, mais un prodige va survenir on ne sait quand.

Le magicien introduit un mouchoir dans sa boîte et il en fait sortir une colombe. De nombreux visiteurs, qui sont entrés comme ci, en ressortent comme ça. Les halos de couleur pénétrant par ces

ouvertures aux figures géométriques différentes se mêlent et s'entrecroisent à l'intérieur, et la boîte du magicien devient multicolore. Sur le sol, tables et chaises semblent un jeu de construction ; quant aux murs, ils sont couverts de grands tableaux aux couleurs floues, si bien que l'on ne distingue plus ce qui est dans le tableau de ce qui est en dehors. Il y a également de petits objets délicats, des personnages de la taille d'un grain de soja en porcelaine ou en terre cuite, posés sur des étagères fixées au mur. Du haut en bas des étagères sont disposées une centaine de niches contenant ces figurines, qui font penser à une grotte des mille bouddhas. Naturellement, ces personnages n'ont pas la majesté des bouddhas, ils sont moqueurs. Si on les regarde avec attention, ils rient tous sous cape, font des grimaces, et en un éclair, ils perdent leur forme humaine pour se réduire en petits grains. Les murs de la galerie forment le dispositif de la boîte du magicien. Aussi, bien que la galerie soit déserte, en réalité, s'y croisent mille voix.

Voilà ce que c'est que l'art ! L'être humain et la vie humaine sont aussi vides qu'une mue de cigale, transparents, doués d'une forme, avec la rémanence d'une température d'être vivant et le souvenir de la douleur. Vous dites que l'art n'est pas ressemblant ? C'est parce que l'être humain et la vie humaine sont portés à changer de forme. N'est-il pas écrit dans ce classique du modernisme qu'est *La métamorphose* qu'un homme ne laisse comme ultime trace qu'une carapace desséchée d'insecte ? C'est justement ce que je veux dire ! L'art n'a pas changé

de nature, il a simplement mué. Mais il est une chose que l'on ne peut se permettre de négliger, c'est la magie. Depuis qu'une composante magique s'y est ajoutée, l'essence de l'art n'a pas changé mais il a connu de grandes modifications. C'est que la mue a le pouvoir de se reproduire, elle engendre la génération suivante, qui elle-même engendre la suivante, et ainsi de suite, de génération en génération. L'éthologie développe une théorie selon laquelle, lorsqu'une espèce est sur le point de s'éteindre, elle réagit par une folle prolifération. Mais face à une aussi florissante production, comment croire à cette théorie ? C'est ainsi que les mues ne cessent de se reproduire et d'occuper l'espace. On ne peut se défendre de calculer combien il y a de surfaces de murs au total dans le monde pour contenir ces mues que l'on dépose sur les murs comme une sorte de vigne vierge. Cela fait, on s'aperçoit qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, car l'espace aussi se multiplie, c'est ce qu'en mathématiques on appelle la géométrie dans l'espace. De là vient l'idée de prolifération de l'espace et de son mode d'expansion. Car l'art réside aussi bien dans le monde réel que dans le monde imaginaire des idées, qui est sans limites.

Voilà pourquoi il ne faut pas considérer cette boîte de magicien coincée dans une forêt dense de ciment comme l'alvéole d'une ruche. Elle possède en réalité une contenance illimitée. L'œil pénètre au cœur de ces grands tableaux, il s'y enfonce, s'y enfonce vertigineusement ; une grotte aux mille bouddhas, c'est mille profondeurs insondables. Les

halos de couleur aux fenêtres de forme irrégulière ont l'air d'arcs-en-ciel après la pluie, mais sans pluie ; ils semblent s'atténuer peu à peu sous l'effet de l'aurore qui commence tout juste à poindre. Vous devez le savoir, le fin fond de la vie nocturne, ce sont les lueurs de l'aube. Il fait à peine jour, la boîte du magicien retrouve son aspect primitif, les fissures des murs s'atténuent, les petits personnages de la grotte aux mille bouddhas s'assagissent. L'aube grise, soudain, déverse des milliards de grains de poussière qui se dilatent régulièrement. Les lumières éteintes, la ville dévoile la rudesse et la grossièreté de sa nature, comme un récif qui surgirait brusquement de la mer. C'est alors seulement que vous découvrez que la main du magicien est passée par là, puis repartie. Les objets ont changé d'aspect ou bien ont disparu dans sa boîte à double fond. Tout est désert, mais le mystère de la vie est partout.

La boîte du magicien est vide, à la porte est affichée la pancarte « *closed* » attendant patiemment. Ces grains de poussière qui volent sont passionnants à observer : suivant les mouvements de la lumière, son intensité, ils changent de forme. Comment ? Selon vous, ils n'auraient pas de forme ? Même les plus modestes microbes ont une forme, soutenue par la vie. A un moment quelconque, crac ! Ce grain de poussière se lève, se détend, se plisse puis s'étire, bondit par ici, rebondit par là, et voici quelqu'un ! Il y a du bruit, on installe tables et chaises, des verres s'entrechoquent, avec le son cristallin de glaçons dans un verre d'alcool. Le bruit est

renvoyé par les murs, les quatre murs y font écho. Il y a aussi des odeurs, elles n'ont pas été apportées par les humains, elles étaient là avant, c'est une autre poussière qui rend la matière plus dense, plus lourde, elle se retourne et se relève en chuchotant. Sur les tiges métalliques noires des murs extérieurs, de petites têtes d'oiseaux regardent vers le dedans. De leur point de vue, cet édifice est un nid géant, avec de grands oiseaux à l'intérieur. Des êtres comme eux ont l'intuition qu'il va se produire quelque chose. Voilà, la scène se met en place, la prochaine séance de magie va commencer.

C'est à la galerie *Taopu* que Tseugong avait connu Titi. Ce soir-là, il devait y avoir une installation, une œuvre unique intitulée *Le dernier dîner*. Le propriétaire de la galerie restait mystérieusement en coulisses et le gérant aimait jouer avec les mots. Comme dans son nom figurait le caractère « Pan », on l'appelait Pansou, transcription de l'anglais *pencil*. A l'oreille, cela sonnait comme *labixiaoxin*, « petit crayon ». Pansou avait fait partie de l'avant-garde artistique qui s'était formée sur fond d'idées libérales dans les années quatre-vingt du siècle dernier. Au début de ce siècle, les mouvements d'idées naissaient, refluaient, prenaient forme puis se désintégraient l'un après l'autre, et comme il avait presque entièrement gaspillé les réserves accumulées pendant vingt ans, il s'était en temps opportun trouvé un job qui lui donnait droit à la parole. Subtil paradoxe du destin, car il s'était violemment rebellé contre la tradition dans les années quatre-vingt. Et justement, aujourd'hui où il suffisait de s'employer à détruire cette tradition, le voilà qui

faisait autorité. Comme si dans son évolution le temps s'était soudain mis à somnoler. « Dans un moment d'inattention », selon une expression souvent employée par la suite. Venant de cette somnolence, Pansou était donc passé tout entier « dans un moment d'inattention », de l'époque précédente à une tout autre époque. Grâce à lui, la galerie *Taopu* avait une identité révolutionnaire qui attirait les jeunes talents. Sa puissance financière lui permettait d'attendre patiemment, de découvrir et de sélectionner ces talents pour finir par réaliser des profits. Quant à l'investisseur, on faisait toutes sortes d'hypothèses à son sujet ; certains parlaient d'un banquier suisse, d'autres d'un courtier du quartier de Soho à New York, d'autres encore d'un personnage des hautes sphères du pouvoir chinois. En vérité, *Taopu* n'avait aucun lien avec les organes officiels du régime tels que l'Association des artistes ou le musée des Beaux-Arts ni aucune relation avec les grands médias. En revanche, la galerie était très active et influente dans le monde artistique.

Il n'était pas neuf heures que déjà la galerie était bondée, pour la plupart d'artistes et de galeristes. Il y avait aussi des diplomates des consulats étrangers en relations personnelles avec Pansou, venus par amitié contribuer à l'animation. Chacun avait un verre de vin à la main et deux jeunes filles passaient parmi la foule avec un plateau de fruits secs. A ce moment-là, on se sentait à l'étroit dans la galerie, avec tout juste la place de se coller au mur. Il arrivait que des verres bousculés se renversent, causant un léger désordre vite réparé. Au centre de la salle

trônait une longue table, simple et nue, en bois laqué de noir comme les chaises empilées à côté. On se demandait avec ironie si c'était cela l'objet de l'installation. *Le dernier dîner* et en sous-titre *Hôte et invités se sont tous enfuis*, ajouta un plaisantin. On remarquait l'absence de Pansou, nulle part on n'apercevait sa grosse tête de hibou et son grand front abritant nombre d'étranges pensées. Mais peu importe qu'il fût absent, l'ambiance était parfaite. On buvait du vin, ceux qui ne voulaient pas d'alcool buvaient des boissons rafraîchies par des glaçons tout en parlant d'art et de vie quotidienne. Sur ce, quelqu'un se demanda si chaque invité ne faisait pas partie de l'installation, mais alors, pourquoi l'intituler *le dernier dîner* ? Bientôt, demain, au plus tard après-demain ou dans trois jours peut-être, ils se retrouveraient tous ici. Mais il est vrai que le dîner de demain ne serait pas celui d'aujourd'hui. N'y a-t-il pas un philosophe qui a dit que « l'on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve » ? Dans ces conditions, chaque dîner est « le dernier dîner ». A la pensée que l'on était soi-même un détail de l'œuvre, on ne pouvait se défendre de trouver la chose comique, avec l'impression d'être mystifié, mais aussi excitante, tant elle vous mettait le cerveau en ébullition.

Pendant ces conversations, les deux jeunes filles se mirent à installer la table. Elles défirent les piles et disposèrent les chaises sur un côté et aux extrémités de la table. Dispositif classique pour permettre aux spectateurs d'observer la scène. En comptant, il y avait juste treize chaises. L'assistance

fit silence. Les chaises placées, le couvert fut mis devant chacune : grande assiette en porcelaine blanche avec couteau et fourchette de part et d'autre. Le cercle de l'assiette d'un blanc éblouissant tranchait sur la table peinte en noir mat. Les jeunes filles aussi étaient en noir et blanc, vêtues d'un costume noir sur lequel était noué un grand tablier de toile blanche. Elles avaient l'air d'ouvrières d'un atelier. Une fois le couvert mis, des lampes à lumière froide s'allumèrent derrière la table. Sous les lampes, contre le mur, un escalier formé de cubes noirs menait à un balcon en mezzanine. Il y eut une pause, puis des personnages enveloppés de capes blanches descendirent les marches en file indienne pour entrer dans la salle du banquet. Ils étaient juste treize. Ils prirent place et les serveuses déposèrent dans chaque assiette une grande cuillerée d'une sorte de purée. Tête baissée, ils se mirent tous à manger. Les capuches dissimulaient leur visage, ne laissant voir que les mouvements de la bouche qui s'ouvrait pour absorber une bouchée de purée puis se refermait. Dans les assiettes, la purée diminuait jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien, mais couteau et fourchette continuaient à gratter l'assiette avec un crissement agaçant. Les spectateurs se mirent à rire et la tension jusque-là sensible se relâcha. Finalement, les treize convives posèrent ensemble leurs couverts et, rejetant leur capuche, découvrirent leur visage. Pansou était à la place de Jésus. Le plus inattendu, c'était qu'une fille occupait la place de Judas, et c'était Titi.

Titi, dix-neuf, vingt ans, petit visage mince, coiffée la raie au milieu avec deux courtes tresses qui tombaient à la façon paysanne sur ses épaules menues. Elle se tenait bien droite, enveloppée dans sa cape blanche comme si elle était assise dans une tente. Lèvres pincées, yeux brillants se promenant à droite et à gauche, l'air heureux et satisfait d'un enfant. Quelqu'un demanda : « Pourquoi Judas est-il une femme ? » Une voix répondit : « Parce qu'il est dans la nature des femmes de trahir ! » Il s'ensuivit une vague de protestations. Un étranger, détachant les syllabes en chinois, déclara : « N'y a-t-il pas dans la culture chinoise une méfiance envers les femmes ? Ainsi, on dit "*joues rouges, cause de malheurs*". » Un Chinois riposta : « N'y a-t-il pas une discrimination entre les sexes dans le christianisme ? Tama, la belle-fille de Judas, ne l'a-t-elle pas séduit et entraîné à commettre un inceste ? Avant ce premier crime, c'était un homme juste et bienveillant. » Sur ce, l'hypothèse fut émise que la femme de ce dernier repas était en réalité Tama, avatar de Judas. Dans ce cas, Jésus était-il Jésus ? S'il était un avatar, de qui l'était-il ? Et à continuer ainsi, le statut des autres disciples devenait sujet à caution. Alors Pansou se pencha vers Titi, la saisit par les épaules comme on soulèverait une poupée de son, la sortit de sa cape pour la mettre à sa place à lui, Jésus. La cape vide resta un moment dressée sur la chaise avant de s'effondrer d'un seul coup.

« Dites-moi », et Pansou se tourna vers l'assemblée, « dites-moi, qui est-elle maintenant ? » Sans attendre de réponse, il conclut : « Elle peut être

n'importe qui ! » Il y eut un silence, puis quelqu'un demanda, pressant :

« Pourquoi est-ce elle et pas vous ?

— Elle peut être moi, elle peut même être vous. »

Nullement décontenancé, l'autre poursuivit :

« Mais en réalité, c'est elle, ce n'est ni vous ni moi ! »

Il y eut des rires, et les choses auraient pu en rester là, mais dans toute discussion, Pansou tenait à avoir le dernier mot :

« Oui, en fait c'est elle. » Il tendit la main pour saisir le visage de Titi et le tourna vers l'assistance. « C'est elle, sans aucun doute. Quelqu'un connaît-il *Les noces de Figaro* ? Il y a un rôle dans cet opéra, celui du valet du comte, un jeune homme, qui a toujours été interprété par une femme, une mezzo-soprano. En raison du timbre de voix. » Et de sourire : « N'est-ce pas la solution ? » C'était bien le dernier mot. Les lampes au-dessus de la table s'éteignirent et les disciples se levèrent dans un bruit de chaises entrechoquées. Ils se joignirent à l'assistance pour boire et bavarder, toujours vêtus de leur cape. La Cène continuait, en somme.

Pansou fut entouré avant d'avoir eu le temps de s'éloigner de la table. Dans l'ombre créée par l'extinction des lampes, les verres de ses grosses lunettes rondes étincelèrent brusquement. Entravé dans sa marche par la cape, il la releva et la noua autour de sa taille. Son attitude et ce geste d'une simplicité enfantine étaient plaisants. Le même étranger selon lequel les Chinois étaient méfiants

envers les femmes souleva une autre question : « Pour quelle raison les rôles de femmes sont-ils joués par des hommes dans l'Opéra de Pékin ? » Pansou se défiait des étrangers. Quand ils savent quelque chose, ils s'y accrochent sans en démordre. On ne sait jamais jusqu'où ils vont vous acculer ! Il répondit du bout des lèvres que dans l'ancienne société, hommes et femmes ne pouvaient monter sur scène ensemble, la seule solution était donc de faire jouer les rôles de femmes par des hommes. Mais il n'était pas si facile de river son clou à cet étranger. Il déclara avoir lu un traité écrit sous les Qing intitulé *Miroir pour admirer les fleurs*, selon lequel les hommes apprécient les rôles de jeunes femmes interprétés par des hommes. Tel était le goût des hommes en Chine, mais que fallait-il en penser ? Pansou eut un frisson d'effroi. Il n'était pas amateur d'Opéra de Pékin. Jusqu'où cet étranger allait-il pousser la discussion ? C'était bien là la logique occidentale ! Une pincée de neige de la taille d'un grain de soja grossit jusqu'à devenir un bonhomme de neige ! Pansou ne craignait pas la polémique, bien au contraire, et il se sentit stimulé. Resserrant le nœud fait à sa ceinture comme s'il s'apprêtait à en découdre : « Pour ma part, dit-il, j'ai un autre point de vue : un homme qui interprète un rôle de femme peut avoir un jeu plus objectif, alors qu'une femme n'a pas le recul nécessaire pour se rendre compte de ce qui fait sa beauté. Nous avons en Chine un vers classique : *Qui est sur le mont Lu, n'en connaît pas le vrai visage.* » L'argumentation se compliquant, l'étranger, enfin

d'accord, hocha la tête avec conviction. Pansou put se dégager, il sortit de l'ombre et demanda un verre de vin à l'une des jeunes serveuses.

Pansou : visage ouvert, large front plein et bouche bien dessinée ; il faisait penser aux statues de Guanyin de l'époque des Wei du Nord. Même quand il était sérieux, il conservait une expression de joie sereine. Cette expression venait moins du visage que de l'empire sur soi. Ou, pourrait-on dire, le visage révélait l'intelligence de l'homme. Il possédait des dons naturels, une sensibilité et une faculté de jugement supérieures à la normale. Dans la Chine ancienne, il eût été philosophe, il eût compris le monde. Hélas, le monde présent encombrait yeux et oreilles d'une multitude d'objets matériels. Il avait du charisme, une intense vitalité et une grande capacité d'assimilation de connaissances. De seconde main, car dans le monde d'aujourd'hui tout est d'occasion. Sa grande acuité de pensée le portait à aller au fond des choses, au point d'en éprouver toujours un sentiment de frustration. Sa pensée emprisonnée se jetait à droite et à gauche sans parvenir à trouver la brèche. L'expérience de l'obscurité de la pensée, il l'avait faite. Comment y échapper ? En revenant à la sensibilité superficielle, aux cinq sens. Dans le plaisir des sens s'apaisait son anxiété. Voilà pourquoi c'était tout à la fois un penseur et un sensoriel. Heureusement, il était en excellente condition physique, en bonne santé, appétit solide, vue et ouïe fines qui lui permettaient de distinguer couleurs et sons. Sans ces qualités, il serait tombé dans le nihilisme !

Au lieu de quoi, lorsque son pied droit s'y aventurerait, son pied gauche le retenait à temps. Une certaine faiblesse de caractère lui faisait fuir la souffrance et explorer le plaisir. Sachant que la douleur morale ne mène à rien, il recherchait la satisfaction des sens. Cependant, il ne pouvait laisser sa pensée inactive, si bien que la pensée était progressivement devenue pour lui comme un sixième sens. Alors, consacrer sa pensée à des jeux intellectuels imaginaires, c'était lui donner le beau rôle. Tel était donc le principe de ces jeux : l'ensemble du processus s'appuyait sur une logique rigoureuse conforme aux méthodes philosophiques les plus anciennes et les plus classiques, mais le résultat restait suspendu dans le vide puisque les prémisses étaient sans fondement.

Il faut dire que l'art moderne était vraiment fait pour lui donner la réplique. Sans lui, où Pansou aurait-il pu se livrer à ses jeux intellectuels ? Cet art moderne était spécialement adapté à l'usage des talents intellectuels de Pansou et de ses semblables. Ou peut-on même dire que c'étaient eux qui avaient créé l'art moderne. Ce patron invisible de la galerie *Taopu*, il avait vraiment eu du flair et de la chance d'avoir choisi Pansou tel un grain de sable apporté par la vague d'une foule infinie comme la mer ! Il lui avait donné un terrain de jeu où il pouvait s'ébattre à sa guise. Admirable paradoxe ! Les jeux intellectuels des gens comme Pansou partaient de prémisses imaginaires, mais ils devaient s'appuyer sur des formes matérielles bien réelles. Rien n'était plus

objet de consommation que l'art moderne. Ce patron avait du génie.

Bon. Pansou se fit servir un verre de vin et, tandis qu'il buvait, Titi défit le nœud de sa cape, se faufila dessous, le prit par la taille et passa sa petite tête sous son bras. Elle était comme un poussin sortant de l'œuf qui s'ébroue pour faire sécher son duvet humide en un clin d'œil, et qui se déploie, diffusant une pure et douce lumière. Tout le monde se rendait compte que cette petite avait les faveurs de Pansou. Et tout le monde savait qu'à un moment indéterminé, elle perdrait ces faveurs. Ce n'est pas que Pansou fût homme à profiter de tout ce qui s'offrait, mais il avait un grand appétit que Titi serait loin de pouvoir satisfaire. Dix ou cent comme elle n'y seraient pas parvenues. Ne parlons pas toutefois de culture extensive à faible rendement, car il éprouvait à chaque fois la même passion. Ce n'était jamais superficiel, ses émotions et son désir étaient profonds. Toutes ces femmes brillaient dans son esprit comme des inspiratrices. Le rapport n'était jamais d'infériorité, elles et lui étaient de même force. Mais qui aurait pu lui résister ? Redisons-le : avec ses dons naturels supérieurs à la normale, jamais quelqu'un d'inconsistant n'aurait pu attirer son attention. C'est un peu comme les boxeurs qui se mesurent toujours à un adversaire de force égale. Mais la différence venait de ce que pour les femmes, passé et avenir font un, la passion dure toute une vie. Pour lui, la passion se limitait dans le temps, et cela suffisait à les mettre à égalité. Les femmes de Pansou épuisaient toutes leurs

forces dans cette phase, elles devenaient une coque humaine vide, comme une mue de cigale. Dans le reste de leur longue vie, c'est-à-dire presque tout au long de leur vie, car leurs amours avec Pansou étaient courtes et terminées en un clin d'œil, dans le reste de leur vie donc, il leur arriverait naturellement d'éprouver des sentiments, mais à quoi ressembleraient-ils ? Comme dans le domaine de l'art, ils seraient le produit d'une mue de cigale, une mue venue d'une mue. Ils n'auraient que les caractéristiques extérieures des sentiments. Pansou laissait derrière lui un chapelet de coquilles humaines et de coquilles d'amour, telles des ombres chinoises. Le destin de toutes ces femmes ne pouvait servir de leçon aux suivantes, il y avait toujours des audacieuses prêtes à se jeter dans ses bras. Ce qu'il faut dire, c'est que lorsque Pansou les enlaçait, elles étaient pieds et poings liés. Sa force de séduction était telle que ce qui pour lui ne durait qu'un instant leur était éternité.

Contre le menton de Pansou, le visage de Titi paraissait singulièrement frêle et pâle, avec une veine bleue en travers du nez. Selon un vieux dicton, une veine bleue sur le nez est présage de maladie chez un enfant. Depuis que Titi était avec Pansou, elle semblait toujours à deux doigts de tomber malade, mais finalement cela n'arrivait pas. On eût dit une flèche en suspens sur un arc tendu. En apparence, ses réserves étaient épuisées, mais – et Pansou n'en revenait pas – elles se reconstituaient ! Elles s'épuisaient puis se reconstituaient, comme issue, d'une mystérieuse source jamais

tarie. Rares étaient celles qui pouvaient suivre le rythme impétueux de Pansou. Il en quittait une, puis une autre, mais il sentait que Titi faisait tout pour l'empêcher de la quitter. Elle le suivait de près, ce qui l'émouvait mais le rendait malheureux pour elle, car il savait que cela ne servirait à rien. Il finirait par l'abandonner. Il connaissait le dénouement depuis le début.

Dans le quartier commerçant le plus actif au sud-ouest de la ville, sur la place des Gourmets, parmi une foule de grands magasins, se trouvait un restaurant japonais à l'enseigne des *Pâtes aux mille saveurs*. De la salle les tables avaient gagné l'extérieur, mais il y avait malgré tout une longue queue de clients qui attendaient une place. Les jeunes serveuses vêtues de rouge se faufilaient parmi les appels des clients. Elles filaient comme le vent, sans une seconde de répit. L'une d'entre elles, en passant devant la porte, s'était arrêtée devant « l'enfant aux mille saveurs », personnage rouge sorti tout droit d'un dessin animé. Elle lui avait fait face comme pour jouer à lier amitié avec lui, avait souri en penchant la tête, caressé le toupet de cheveux teints en noir au sommet de la tête et filé en coup de vent. Son geste avait attiré le regard de Pansou qui reconnut que cette petite pourrait l'intéresser. Les jours suivants, il était allé plusieurs fois aux *Pâtes aux mille saveurs*. En dehors du samedi et du dimanche, les affaires étaient plus calmes et l'atmosphère bien plus détendue. A chaque fois, il commandait le même plat, une soupe de nouilles aux pieds de

porc. Le plat lui plaisait, le bouillon épais était généreusement relevé d'ail émincé. Il aimait les plats corsés. Tout en mangeant, il observait la jeune serveuse qui allait et venait entre les tables, encaissant les réprimandes du patron et des clients avec bonne humeur. Il était évident qu'elle n'y attachait pas d'importance. Elle avait des yeux immenses, et quand elle tournait son regard vers vous, ils s'agrandissaient encore, exprimant une heureuse surprise pleine de naturel, comme si elle rencontrait un vieil ami. Quand elle comprenait que vous vouliez simplement du vinaigre, elle allait le chercher et revenait vous l'apporter d'un pas dansant sur la pointe des pieds. Sa vivacité se mêlait d'un peu de moquerie, comme pour vous dire : c'est tout ce que vous voulez, du vinaigre ? Pansou ne savait plus s'il venait pour la soupe de nouilles ou pour le plaisir de regarder la serveuse. Un jour où il ne faisait que passer par la place pour aller à ses affaires, à une dizaine de mètres des *Pâtes aux mille saveurs*, il vit, dans la lumière rouge coulant à flots, la serveuse qui lui faisait un signe amical de la main. Il ne put résister à tant de gentillesse, il se sentit obligé de s'approcher et de s'asseoir pour manger une portion de nouilles. Au moment de payer l'addition, il lui dit : « En réalité, j'avais déjà mangé, mais quand vous m'avez fait signe, je n'ai pas pu résister au plaisir de faire un deuxième repas. » La jeune fille prit l'argent en riant et s'éloigna. Il la vit rejoindre ses collègues et s'esclaffer avec elles. Les autres se retournèrent pour le regarder. Pansou savait qu'elles se moquaient de lui, et il ne put s'empêcher de rire,

lui aussi. La gaieté de la jeune fille était contagieuse. La fois suivante, quand il retourna aux *Pâtes aux mille saveurs*, elle n'était plus là. Il s'informa auprès des autres et elles lui apprirent qu'elle avait juste fait un remplacement pendant les vacances. Maintenant, pour la rentrée des classes, elle était retournée à ses études. Pansou apprit ainsi qu'elle était étudiante dans une section technique d'une université. Elle s'appelait Su Ti, mais tout le monde l'appelait Titi.

Ce n'était pas encore le début de leur histoire. Pansou avait en effet une amie dessinatrice, infographiste de films d'animation. Pansou travaillait dans l'art, mais ses petites amies n'étaient pas artistes, c'était une question à laquelle il n'avait pas sérieusement réfléchi. Comme si, dans son subconscient, il était hostile aux artistes ou aux femmes artistes. Il devait avoir plus tard l'occasion de rencontrer un expert avec qui discuter de ce sujet. La dessinatrice était dactylo, elle tapait les caractères à toute vitesse suivant la méthode des cinq traits, mais elle était lasse de ce métier. Pansou lui trouva un poste de dessinatrice sur ordinateur dans le bureau d'un de ses amis. Cette jeune femme qui sortait d'un collège technique sans avoir fait d'études secondaires n'avait jamais touché à un ordinateur. Chose étonnante, elle se sentit en affinité avec la machine, et dès qu'elle s'y mit, en maîtrisa aisément le fonctionnement. A en juger par là, elle qui n'avait guère fait d'études avait cependant un certain génie. Après une période d'amours passionnées, leurs rapports s'apaisèrent. Cette phase de

calme était agréable bien que dépourvue d'émotions. On peut dire que leurs repas étaient la métaphore de leurs sentiments. Lors de leur premier rendez-vous, ils mangèrent des ailerons de requin, la deuxième fois de la langouste, la troisième du tourteau, puis des steaks, ensuite des côtes de porc, et enfin des émincés de porc au goût de poisson et une marmite de fondue variée. Assis l'un en face de l'autre, leur bol à la main, ils enfournaient le riz dans une atmosphère d'intimité. Ce n'était qu'un couple banal en train de manger, s'appuyant l'un sur l'autre pour vivre parmi la foule. Toutefois, un danger les menaçait, celui de tomber dans la prison de la vie quotidienne.

C'était cela que Pansou redoutait. Il avait été marié jadis. Il était jeune à l'époque et plein de curiosité envers le mariage. Il avait voulu en faire l'expérience. Cela s'était rapidement terminé. Il avait eu un fils, il avait goûté aux émotions de mari et de père, que pouvait-il en attendre de plus si ce n'est la même chose jour après jour, année après année ? Aussi était-il sorti du mariage. Ce qui le décourageait, c'est que le début d'une aventure était chaque fois original, mais la fin toujours la même, avec cette impression d'emprisonnement. Pour autant, il ne se laissait pas longtemps abattre par le découragement. Il reprenait bien vite son allant et se lançait dans l'aventure suivante avec un espoir tout neuf. Avec lui, la vie avait toujours été généreuse, dispensatrice d'occasions.

Ainsi marchait-il un an plus tard dans la partie la plus bruyante de la rue Huihai lorsqu'il aperçut

la jeune Titi sous un porche donnant sur la rue. A côté de l'escalier menant au premier étage était placardée l'enseigne d'un restaurant annonçant *Nouilles au bœuf de Californie*. Comme la salle était à l'étage et que les passants ne la remarquaient généralement pas, on postait quelqu'un à la porte d'en bas pour attirer leur attention. C'était la tâche de Titi.

Cette fois, elle était tout de vert vêtue, avec une parka ouatinée pour se protéger du froid. Les mains enfouies dans les poches de la parka, elle était adossée au mur. En croquant un bonbon, elle criait aux passants : « Les nouilles au bœuf de Californie, délicieuses et bon marché, les meilleures du monde, quand on les a goûtées, on s'en souvient, vous y reviendrez sûrement ! » Elle débitait toute sa tirade, s'arrêtait net, puis recommençait. Elle criait d'une voix agressive, comme si elle en voulait à tous les passants. Elle avait toujours le même visage délicat, mais la joie d'autrefois l'avait déserté, remplacée par une expression d'aigreur. Le menton baissé sur la poitrine, elle levait les yeux pour regarder le monde. Dans cette partie de la rue, il n'y avait que des restaurants. A chaque porte, de jeunes crieuses faisaient la réclame, élevant la voix tour à tour. Parmi elles se trouvait Titi. Quand Pansou l'aperçut, sa première réaction fut de se dire que cette petite, il allait lui arriver quelque chose.

Quand il s'approcha et l'interpella, troublée un instant, elle se demanda comment cet homme connaissait son nom. Mais elle le reconnut vite et, les yeux embués, elle fondit en larmes. Touché, il

vit défilé devant ses yeux l'année écoulée avec toutes ses vicissitudes. Il tendit la main pour lui caresser la tête ; dans l'hiver froid du Sud où tout était glacé aux alentours, son petit crâne chaud lui chatouilla le creux de la main. Elle tourna la tête pour essuyer ses larmes dans la paume de Pansou. Son visage était froid et lisse. Le geste plut à Pansou qui y vit une candide sensualité. Il attendait qu'elle recommence, mais elle s'écarta et hurla en direction de la rue : « Les nouilles au bœuf de Californie, délicieuses et bon marché, les meilleures du monde, quand on les a goûtées, on s'en souvient, vous y reviendrez sûrement ! » Tout réjoui, Pansou se mit à rire et elle aussi. Elle lui demanda comment il savait son nom. En réalité, ils ne se connaissaient pas.

Ils bavardaient à l'entrée du restaurant sur fond de slogans publicitaires vantant toutes sortes de mets qui interféraient avec son battage pour les nouilles au bœuf de Californie, le nez plein d'effluves d'épices servant à assaisonner ces nouilles, auxquels se mêlaient l'odeur poivrée de la marmite de bouillon aux boulettes de porc, le parfum de café des cappuccinos et de sauce tomate des pizzas italiennes. Un jeune homme coiffé d'une toque blanche de cuisinier descendit l'escalier. Arrivé à mi-hauteur, il se pencha pour regarder Titi, puis remonta, repoussé par un regard hostile de la jeune fille, et redescendit un peu plus tard. Au premier coup d'œil, Pansou comprit que ce beau garçon n'était pas à la hauteur de Titi, aussi le négligea-t-il. Le lendemain, Pansou revint et emmena Titi.

Titi était à Shanghai pour une formation spécialisée en deux ans à la demande d'une entreprise de sa province. Sa formation terminée, elle devait rentrer travailler dans l'entreprise en question. Il est vrai que c'était un bon débouché ; en fait, la formation était destinée aux enfants de ceux qui travaillaient dans l'entreprise. Mais Titi n'aimait ni cette spécialité ni le lieu où elle avait grandi, elle se plaisait à Shanghai. Après ses deux ans d'études, elle avait abandonné l'idée de ce métier pour rester à Shanghai. Ses parents lui avaient coupé les vivres pour l'obliger à rentrer. Titi avait pris ses précautions : en faisant des petits boulots et en économisant, elle avait amassé un peu d'argent en prévision du chômage. Le diplôme obtenu à l'issue de ces deux ans ne valait pas grand-chose. La technique étudiée était si pointue qu'elle n'était utilisable que dans un seul domaine, mais Titi avait une qualité, elle n'avait d'a priori sur aucun métier. Sa confiance en elle lui faisait croire un peu à la légère que ses jobs actuels étaient provisoires et qu'elle avait de belles perspectives d'avenir. C'est pourquoi elle n'avait pas de mal à trouver du travail. Des restaurants comme *Les pâtes aux mille saveurs*, *Les nouilles au bœuf de Californie*, ou encore *Le poulet Zhen-ding*, *La soupe fine Shenji*, rien qu'à leur nom, on savait quelle était leur activité, et le premier emploi oriente souvent toute l'existence. D'un côté, c'est une vie vagabonde et instable, mais d'un autre côté, c'est toujours la même chose d'un endroit à l'autre, il ne peut rien vous arriver d'imprévisible. Le déroutement d'une telle vie de travail n'est pas seulement

fatigant, il comporte une souffrance difficile à exprimer aux gens qui ne l'ont pas vécue. Tel était le mécontentement qu'exprimait le visage de Titi. Cependant, l'apparition de Pansou lui redonna confiance et elle se dit : « Bien sûr que c'était provisoire ! » Sans hésitation, elle rassembla ses affaires et suivit Pansou.

Il l'emmena pour être serveuse à la galerie *Taopu*. Il fallait y faire le ménage et servir à boire, mais c'était un autre monde. Les temps de repos à *Taopu* étaient à peu près de même durée qu'au restaurant, mais organisés à l'envers. Il ne venait personne le matin et pas grand monde l'après-midi. Si par hasard quelqu'un poussait la porte, on voyait bien qu'il n'était pas venu exprès. Il faisait un tour, l'air ahuri, et ressortait. Pansou arrivait vers le soir, à peine réveillé. Titi avait préparé une grande cafetière, et quand il avait bu plusieurs tasses de café à la suite, il se secouait et reprenait vie comme un arbre desséché que l'on arrose. Puis ceux auxquels il avait donné rendez-vous arrivaient les uns après les autres. Parfois quelques-uns seulement, parfois une grande tablée. Une fois là, ils ne faisaient rien d'autre que parler. Titi s'en étonnait, leur goût du discours était tel qu'ils pouvaient parler sans s'arrêter en oubliant complètement l'heure. Tant de paroles finissaient par leur donner faim et Titi téléphonait pour faire livrer un repas ou bien ils sortaient tous pour aller dîner en l'emmenant avec eux.

Souvent vers minuit, à deux rues de *Taopu*, la célèbre rue des restaurants était pleine d'animation. Sous les lumières brillantes se tenaient des rabatteurs,

des jeunes filles pour la plupart, cherchant à attirer la clientèle. Titi ne pouvait s'empêcher de penser qu'il n'y a pas si longtemps, elle était l'une d'entre elles. Maintenant elle était en compagnie des amis de Pansou. Ils poussaient une porte au hasard, s'installaient autour d'une table en continuant à discourir. Titi ne comprenait pas ce qu'ils disaient mais elle aimait cela. Elle aimait les mots incompréhensibles et difficiles à prononcer qu'ils employaient constamment avec aisance. Elle aimait aussi leurs enthousiasmes et leurs découragements sans en comprendre les raisons. Ce qu'elle ne comprenait pas avait un nom : on l'appelait l'art ; et elle aimait l'art. Le souper se prolongeait indéfiniment ; il faut dire que là encore ils oubliaient l'heure. Tous les autres convives étaient partis, les tables étaient desservies, le feu éteint dans les cuisines et les serveuses somnolaient en attendant leur départ. Dehors, le vacarme était retombé, quelques rares néons brillaient encore aux devantures. En ce lieu où l'activité ne cessait jamais, même la nuit, ils étaient encore plus noctambules que les noctambules. Quand ils se levaient enfin de table, c'était pour retourner à *Taopu* prendre une tasse de thé. Tandis qu'elle marchait dans la rue des restaurants enfin silencieuse, Titi repensait à sa vie lorsqu'elle y travaillait. A la fermeture, le dernier bus parti, il n'y avait plus qu'à rentrer se coucher à pied. Brillant sous les réverbères, comme lavée par la lumière, son ombre menue filait à pas pressés vers l'avenir... Et maintenant, était-ce l'avenir qu'elle espérait alors ?

Quand ils avaient bu beaucoup de thé à *Taopi*, ils se mettaient soudain à chanter ou à sangloter. Ils étaient capables de s'enivrer de thé, ils chantaient, sanglotaient, s'attrapaient par le col ou se prenaient par le cou. Le plus surprenant, c'était lorsque l'un d'eux bondissait de sa chaise et se précipitait vers le mur pour transpercer une toile avec un couteau de table. Sur le point de toucher la toile, pris d'une faiblesse, il lâchait le couteau qui tombait avec un claquement sec. L'homme s'asseyait alors à terre, puis s'allongeait de tout son long. Quand on voulait le relever, on constatait, à ses ronflements, qu'il dormait profondément. A cette heure-là, même Titi avait envie de dormir. Accotée au bar, le menton dans les mains, elle fermait à demi les yeux. Les mots difficiles à prononcer continuaient à chatouiller ses oreilles et des ombres s'agitaient contre le mur. Elle s'assoupissait juste un instant et quand elle rouvrait les yeux, il n'y avait plus personne, les lumières éclairaient la galerie déserte. Des verres vides renversés sur la table, des taches de café et de thé, des cendriers pleins de mégots disaient clairement qu'il y avait eu ici une vive animation.

Titi s'étirait, réveillée. Elle sortait de derrière le bar, desservait, nettoyait la table et remettait les chaises en ordre. Puis elle ouvrait une fenêtre pour regarder la courbe du fleuve entre les barres de fer noires de la façade. Une vague musique lui parvenait, sans qu'elle sache si c'était réalité ou illusion. Soudain, quelque chose s'envolait à grands coups d'ailes d'un croisillon de fer, la faisant sursauter. C'était un oiseau perché là qui s'envolait vers les

lumières. Même les oiseaux n'avaient plus une claire notion de l'heure. Titi ne se couchait qu'en fin de nuit. Son lieu de repos se trouvait dans la réserve. On avait libéré cinq à six mètres carrés que l'on avait isolés par un rideau à fleurs, derrière lequel était placé un lit à ressorts. Le relent de colle des toiles, l'odeur déplaisante de l'encre des peintures traditionnelles, l'acidité des couleurs ainsi que divers autres effluves, passant à travers le rideau, emplissaient ce petit espace. Titi respirait profondément, chassait l'air à petits coups, et avant d'avoir fini, elle s'endormait.

Pansou avait installé Titi, mais si ce n'est par nécessité, il ne lui parlait guère. Comme s'il l'avait amenée dans un moment d'euphorie puis oubliée. Une fois où elle servait au bar, il lui donna même un autre nom. C'était plutôt décourageant, mais en même temps, inutile de dire que cela la tranquillisait. Elle s'était d'abord figuré que Pansou la trouvait à son goût. Les jeunes serveuses de restaurant, même simples et honnêtes, comprenaient l'intérêt qu'elles suscitaient chez les hommes, et savaient comment profiter de cet intérêt tout en restant prudentes, car il était à l'origine de bien des occasions. Quelles autres occasions auraient-elles pu espérer ? Derrière le bar, elle observait Pansou enveloppé dans un nuage de fumée, son front luisant se détachait sur les volutes de fumée. Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? se demandait-elle.

Un jour, Pansou arriva à la galerie à midi. Il sortait rarement à cette heure-là. Cette fois, c'était

exceptionnel, parce qu'il avait conduit son amie à l'aéroport. L'informaticienne partait finalement pour Shenzhen où il y avait des milliers de studios de dessins animés. Pansou passa à la galerie en rentrant de l'aéroport. Le taxi le laissa à l'entrée des rues piétonnes et il fit le reste du trajet à pied jusqu'à l'immeuble qui abritait *Taopu*. Quand il descendit du taxi, le soleil l'aveugla. Il vivait depuis longtemps la nuit sans sortir le jour, il n'avait pas imaginé que le soleil pût avoir une telle violence. Il écarta peu à peu la main qui le protégeait du soleil et ouvrit les yeux. Les choses se présentaient en relief et tellement éclatantes qu'il sentit soudain naître en lui une bouffée de joie. Les grands magasins venaient d'ouvrir, il y avait de l'animation dans les rues piétonnes ; une voiturette de glacier était arrêtée au coin de la rue, un petit train électrique pour touristes passa sur le sol pavé. Il semblait sorti tout droit d'un dessin animé, sa carrosserie était décorée de personnages du genre, il avait un air de gaieté enfantine. Marchant dans la rue, Pansou se sentait le cœur et le corps légers, tout lui paraissait neuf. Il regardait à droite et à gauche et son regard fut attiré par un tableau vivant.

Un personnage était debout sur une borne en ciment, le corps étiré vers le haut dans une pose excessive, les mains aux doigts croisés dans le dos. C'était une sculpture, une sculpture moderne. Il y avait un deuxième personnage au pied de cette sculpture, un garçon qui levait la tête pour la regarder. Au bout d'un moment, la statue se mit en mouvement, sauta à bas de la borne, traversa la rue

et alla se jucher sur la borne d'en face. Elle y prit une pose différente, les genoux ramenés contre la poitrine, le corps roulé en boule. Le garçon l'observa un moment, puis sauta sur une autre borne et se mit à plat ventre comme une grenouille. La boule roula par terre et changea de borne, elle se mit debout, bras et jambes écartés comme pour représenter le caractère¹ 大. La grenouille se redressa, changea de borne et s'arqua comme une carpe. A la poursuite l'un de l'autre, les deux personnages couraient, grimpant puis sautant, comme deux petites bêtes sauvages pleines de vie. Attiré par eux, Pansou les suivait. Arrivée au bout de la rue piétonne, la sculpture moderne s'engouffra dans un passage entre les immeubles. Le garçon fit encore quelques pas à sa poursuite, puis s'arrêta, et quand il rebroussa chemin, il se trouva face à face avec Pansou. Ce visage disait quelque chose à Pansou, et le garçon sembla le reconnaître. Il s'écarta prudemment et s'éloigna. Pansou se rappela soudain où il l'avait vu, à l'entrée du restaurant de nouilles au bœuf de Californie. C'était lui qui s'était penché plusieurs fois dans l'escalier pour regarder Titi. Il comprit alors que la sculpture moderne, c'était Titi. Elle s'était sauvée en direction de la galerie *Taopu*.

Il lui revint à l'esprit toutes sortes d'impressions à propos de Titi. Cette petite avait une vitalité débordante. Il remarqua que les poses qu'elle avait prises s'inspiraient de tableaux et de sculptures

1. Le caractère 大 figure à l'origine un homme, bras et jambes écartés. Il a pris le sens de « grand ».

exposés dans la galerie. Pas étonnant que cela ait attiré son attention. Les imitations étaient vraiment suggestives. Debout dans le soleil, Pansou se mit soudain à rire. A la suite de cela, il se fit une autre idée de Titi. Le soir, après le départ des visiteurs, Titi cherchait à chasser la fumée de cigarette en agitant les bras ; elle sautait à tout instant à pieds joints, comme si ce nuage de fumée était un oiseau en vol. Sa silhouette se projetait sur les quatre murs et le plafond, on aurait dit un être surnaturel. Planté près de la porte, Pansou la suivit des yeux un moment, puis il sortit. Il parcourut le couloir désert, l'ascenseur monta lentement puis redescendit avec son dernier client. Curieusement, il pensait que la galerie *Taopu* abritait un esprit. Un peu comme dans la maison de poupée d'un conte pour enfants. Quand tout le monde était parti, les poupées s'animaient, s'amusaient gaiement, faisaient des tas de bêtises. Le lendemain, quand il arriva et qu'il vit Titi, il pensa que son calme était feint, qu'elle faisait semblant d'être sérieuse. Elle avait les yeux cernés, elle n'avait sûrement pas dormi de la nuit, occupée à quelque facétie. Et Pansou pensa pour la deuxième fois que c'était une gamine à laquelle il pourrait arriver une aventure.